

Reconstitution de l'ameublement de Louisbourg

Jean Palardy

Number 46, Spring 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palardy, J. (1967). Reconstitution de l'ameublement de Louisbourg. *Vie des arts*, (46), 36–60.



1.

RECONSTITUTION DE L'AMEUBLEMENT DE LOUISBOURG

Comment meubler le Château Saint-Louis de Louisbourg et le faire revivre à peu près tel qu'il était au milieu du XVIIIe siècle? Avouerais-je que lorsque le ministère des Affaires indiennes et du Nord m'a confié cette mission, en 1964, j'ai d'abord été perplexe et même quelque peu désorienté, d'autant plus qu'il n'était pas question d'une simple restauration, mais d'une reconstruction et d'une reconstitution.

Après la Conquête, la forteresse n'ayant plus de raison d'être, les murs furent détruits à la poudre sur les ordres de Pitt, et la ville, par la suite, tomba en ruine. Presque toutes les pierres de taille furent transportées par goélettes à Halifax et servirent à la construction de bâtiments publics.

À la fin du XIXe siècle, il ne restait plus du Château Saint-Louis et des autres maisons de la ville que des fondations recouvertes de pierres, de terre et de débris de toutes sortes.

Heureusement, en ce qui concerne le Château Saint-Louis, on a retrouvé les plans, coupes et élévations ainsi que les toisés des ingénieurs du roi, qui ont permis de le reconstruire tel qu'il fut à l'origine.

Par contre, pour ce qui est du mobilier—bien que nous possédions certains éléments, tels que des documents nous révélant que des menuisiers étaient venus, nantis de contrats de trois ans, y exécuter des travaux d'intérieur—, je ne disposais à peu près d'aucun renseignement valable. Je me suis donc mis à la tâche de retrouver comment une forteresse française pouvait bien être aménagée et meublée en fouillant dans les archives du Génie et de l'Armée, en France, dans l'espoir d'y trouver les réponses à mes questions. Ce n'était pas chose aisée, car le plus grand bâtiment de Louisbourg, le Château Saint-Louis, abritait non seulement les appartements des gouverneurs, mais aussi ceux des officiers, avec leurs cuisines, la salle à manger, une salle de conseil, la grande chapelle—faisant office d'église paroissiale—avec sa sacristie, et la chambre de l'aumônier, les corps de garde de l'officier et des soldats, une salle d'armes, des chambres de domestiques, des chambrées de soldats, une école de canonniers de la marine et même une boulangerie. Comment faire revivre ces divers appartements avec leurs meubles et objets d'époque et recréer ainsi l'atmosphère de la vie militaire du XVIIIe siècle français?

Malgré le fait que la forteresse de Louisbourg ait été conçue par des ingénieurs du roi, eux-mêmes disciples de Vauban, dont les plans furent inspirés par d'autres ouvrages du même genre en France et contemporains de Louisbourg, je trouvais très peu de documents en France concernant l'ameublement de forteresses; les divers mémoires manuscrits, les contrats de construction que j'ai étudiés, n'avaient trait qu'aux bâtisses, qu'à la maçonnerie des batteries, des bastions, des pont-levis et des murs de fortification. Tous les autres témoignages manuscrits avaient disparu des archives.

J'ai donc été obligé de chercher ailleurs et je me suis mis à consulter les ouvrages où il était question de la vie militaire des XVIIe et XVIIIe siècles, ainsi que de la vie quotidienne des officiers et soldats habitant des casernes. C'est ainsi que, par recoupements, je pus rédiger des listes d'objets et de meubles pour chaque pièce, objets qui devaient logiquement appartenir à chaque salle, à chaque chambre.

Mais cela ne me satisfaisait pas encore tout à fait et j'eus l'idée qu'en visitant des forteresses en France même, j'y découvrirais



2.

peut-être certains éléments qui m'aideraient à reconstituer les intérieurs d'époque, tout au moins les cheminées, les poutres, les planchers, les lambris, les portes, les ferrures etc. Cette investigation m'amena à faire pratiquement le tour de France des forteresses, de la Loire atlantique aux Pyrénées, en passant par la Méditerranée jusqu'aux frontières italiennes, suisses, allemandes, véritable ceinture de sécurité dont Vauban a entouré la France pour la protéger des invasions dont elle était menacée de tous côtés pendant le règne du Roi Soleil.

Muni d'un laissez-passer du chef de l'état-major de l'Armée française, j'ai pu pénétrer partout dans les forteresses encore utilisées par l'Armée. C'est alors que j'ai eu la surprise de retrouver des merveilles intactes depuis la fin du XVIII^e siècle. Dans certaines places fortes, les portes, les cheminées avec leurs plaques, les pla-

fonds, les planchers, les ferrures et lambris n'avaient subi aucune transformation malgré les guerres et les révolutions dont la France avait été le théâtre.

Dans une forteresse, près de la frontière italienne, à Mont-Dauphin, j'ai été stupéfait de découvrir que, dans le pavillon du gouverneur et des officiers, les dimensions et la distribution des pièces et des cheminées correspondaient, à peu de choses près, à celles des pièces du Château Saint-Louis. Les lambris, les escaliers, les fenêtres, les contrevents, les portes avec leurs poignées à pucier et leur clenche, les placards avec leurs verrous, les crémones et les serrures avec leurs entrées, enfin presque toutes les ferrures avaient survécu à plus de deux siècles de vicissitudes et de bouleversements.

J'ai même retrouvé une grande cuisine avec son énorme cheminée et son four à pain surmonté d'une hotte géante et attendant à



1. Portrait de famille dans l'antichambre du gouverneur.
2. A Louisbourg, Jean-Baptiste Le Prévost Duquesnel possédait une chaise à porteur.
3. Le lutrin destiné à la chapelle du Château Saint-Louis.
4. *La Sainte-Famille*, pour la chapelle également.



un grand potager de briques revêtues de crépi, avec ses six foyers où l'on faisait mijoter les petits plats au charbon de bois.

A l'allège d'une fenêtre subsistait l'évier taillé dans la pierre. Il faut dire que Mont-Dauphin n'a jamais subi de siège si ce n'est un bombardement par l'Aviation italienne au début de la dernière guerre qui détruisit de fond en comble le pavillon de l'intendant.

Dans d'autres forteresses, j'ai découvert des portes de four, des tentures, des porte-manteaux, des bat-flancs, des tablettes, des placards, des portes d'armoire et même une commode Louis XV à façade mouvementée, marquée au fer rouge d'une fleur de lis, comme beaucoup de meubles fournis aux garnisons par le roi.

Malgré ces trouvailles, de sérieuses lacunes subsistaient encore. Je suis alors retourné à la bibliothèque du Génie à Paris et aux archives du Génie à Vincennes. C'est dans ces deux fonds qu'après de

longues et minutieuses recherches j'ai mis la main sur de nombreux dessins manuscrits, signés par les ingénieurs du Génie, d'intérieurs de casernes, de corps de garde, de cuisines, de salles d'armes, et des plans à l'échelle de tables, de bancs, de porte-manteaux, de râteliers de fusils, de lits de bat-flancs et de poêles, jusqu'aux planches à pain fixées au plafond (par mesure de protection contre la vermine). Grâce à ces dessins et devis de forteresses françaises, qui datent de la même époque que Louisbourg, j'ai pu reconstituer, sans risque d'erreurs, plusieurs pièces du Château Saint-Louis.

Cependant, on ne savait rien de précis des appartements du gouverneur ni des officiers, si ce n'est que les chambres contenaient presque toutes des lits "en tombeau", une espèce de lits de camp d'assemblage avec ciel à une ou deux pentes, mais tous garnis de tours de lits et de rideaux. Nous savions que les gouverneurs, pour

la plupart de la noblesse de province, apportaient avec eux leurs meubles à Louisbourg (de Saint-Ovide de Brouillan n'avait-il pas perdu en mer tous ses meubles lors d'un naufrage?) C'était alors la coutume: les gouverneurs apportaient avec eux leurs meubles, comme font les ambassadeurs d'aujourd'hui, et les officiers leurs objets personnels, leur argenterie, leur faïence, et souvent quelques meubles.

Mon incertitude fut dissipée lorsqu'on retrouva dans le fonds des Colonies, aux Archives nationales, des inventaires après décès de deux des gouverneurs qui moururent à Louisbourg, dont l'un, celui de Duquesnel—décédé en 1744—donne une nomenclature complète de tous ses biens, chambre par chambre, y compris sa chaise à porteur et sa cave à vin. Rien ne pouvait m'être d'un plus grand secours. J'ai appris ainsi que dans sa chambre à coucher la housse de son lit était "garnie de son impériale à la duchesse, foncée de taffetas blanc piqué" avec des "pentes de serge couleur de feu ornées en dessins de ruban blanc" et de "rideaux et bonne-grâce de la même serge ainsi que les soubassements", etc. En outre, on mentionne dans la même chambre "une commode à trois tiroirs, un bureau garni de quatre tiroirs, un miroir de glace garni de sa bordure de bois doré, etc". Pour chaque chambre suit une liste considérable d'objets de toutes sortes, d'objets de toilette, de tables de jeux, de rideaux de toile peinte, de bonnets de nuit, de mouchoirs, de redingotes, de juste-au-corps.

La garde-robe, le cabinet, l'office et l'antichambre sont meublés à profusion. Toutes ces chambres sont situées au premier étage.

Du gouverneur de Forand—mort en 1740—originaire de l'île de Ré, nous n'avons malheureusement trouvé qu'une partie de son inventaire mais révélateur des objets d'art tels que des tapisseries "verdures", une tapisserie représentant Cléopâtre, des portraits de famille, des tableaux représentant la Magdelaine, une nature morte représentant une carpe, un portrait de Louis XIV, du Grand Dauphin, etc. Tous encadrés de bois doré.

Un autre document révéla le contenu de la salle du Conseil Supérieur, où avaient lieu toutes les délibérations, les procès ainsi que les réunions de l'Amirauté. Dans cette pièce, on mentionne un crucifix, un tableau de la Justice, un portrait de Louis XV en pied, une table pour dix personnes avec ses dix chaises et des fauteuils. Sur la table, un tapis fleurdelisé, des registres et "cornets de plomb"—encriers—des "plumes de Hollande" et des "canifs de Paris". On ne pourrait trouver de meilleure description pour reconstituer cette salle telle qu'elle était. De même que pour les cuisines—celles du gouverneur et des officiers—, on trouve des listes importantes d'ustensiles: marmites, grils, trépieds, fourches, cuillers à ragoût, égouttoirs, pochons, crémaillères, lèche-frites, broches, etc. . . .

Dans les chambrées des soldats: marmites fleurdelisées, gamelles de bois, toutes deux pour plats de sept ou de huit—car les soldats à l'époque, sept à huit par chambrée, faisaient eux-mêmes leur popote, dont le régime se composait surtout de poissons qui leur étaient fournis par les pêcheurs de Louisbourg, et de lard salé. En outre, ils étaient obligés de s'approvisionner eux-mêmes en bois de chauffage dans la forêt avoisinante.

En ce qui concerne la chapelle et la sacristie, on a trouvé un inventaire complet de ces deux pièces et, sur un plan, le dessin de l'autel qui mesurait environ 26 pieds de largeur avec colonnes ou pilastres et, au-dessus du tabernacle, un tableau en pied de saint Louis, patron de toutes les forteresses françaises. Une chaire hexagonale, avec cul-de-lampe et dais, était appuyée à un des pilastres de la chapelle, des bancs pour le Conseil Supérieur et le lieutenant du roi étaient placés hors du chœur sur le parquet de la chapelle. A l'intérieur du chœur, les bancs du gouverneur et de l'intendant, ainsi que le banc des chantres face au lutrin avec son antiphonaire.

Il y avait également, dans la chapelle, la tribune des officiers—jubé à l'arrière. Quarante-huit passe-partout furent forgés et chaque officier accédait à la tribune à l'aide de cette clef, directement de l'extérieur en montant l'escalier. Cette tribune était ornée d'une

balustrade, dont les balustres étaient tournés à la manière du XVIIIe siècle et l'on retrouve la répétition de ces balustres dans la table de communion. Je me suis inspiré de la chapelle de la forteresse de Mont-Louis—Hautes-Pyrénées—pour reconstituer la tribune. Comment cette chapelle de Mont-Louis, servant depuis longtemps de garage militaire, a pu conserver sa tribune d'époque, est un de ces mystères qui ne seront jamais éclaircis.

Dans la sacristie, l'armoire, avec ses vantaux et ses tiroirs, fut exécutée par les menuisiers de Louisbourg. D'ailleurs un grand nombre de meubles du Château Saint-Louis furent fabriqués sur place en utilisant les bois du pays. Presque toutes les armoires, vaisseaux, les placards, tables de chambres d'officiers et de soldats, bancs, etc., furent faits en pin blanc ou en merisier. On a même les dimensions de plusieurs de ces objets. Ces meubles seront reproduits au Canada dans le courant de l'année.

Nous avons aussi les inventaires de la salle d'armes, où toutes sortes d'armes sont décrites.

Enfin, les archéologues ont mis au jour des pièces authentiques qui sont, à mon avis, les plus précieuses.

Plus d'un demi-million de tessons, de débris et même d'objets presque intacts ont été retrouvés dans les fouilles, à quelques pieds sous terre, à l'intérieur et à l'extérieur des fondations et permettent de reconstituer, sans l'ombre d'un doute, les faïences utilisées par le gouverneur et les officiers à l'époque—faïences de Moustiers, de Rouen, de La Rochelle, de Nevers, d'Artus, etc., n'a-t-on pas trouvé aussi des plats aux armes de Saint-Ovide, de Brouillan et de Duquesnel? Toute la verrerie peut être ainsi également reconstituée, car nous savons maintenant dans quel genre de verre on buvait, quelles bouteilles on utilisait, quels étaient les plats, les terrines, les cruches en terre vernissée dont on se servait. Presque tous ces objets provenaient de l'ouest et du midi de la France et on peut encore en acheter de semblables aujourd'hui. Quant aux ferrures, on a récupéré dans la terre presque tous les objets qui avaient été forgés à Louisbourg par les forgerons et serruriers sur place: verrous de toutes sortes, verrous verticaux des fenêtres, poignées et clenches de porte, fiches, pentures, gonds, pitons, serrures, clefs, etc. Il y a toute la gamme de ferrures utilisées dans les constructions françaises du XVIIIe siècle. Là, pas de problèmes, les historiens, et les archéologues ont répondu aux questions et levé les doutes. J'ai donc pu commencer à rechercher les objets et meubles destinés à l'aménagement de Louisbourg.

On s'imagine communément qu'il suffit d'entrer dans la boutique d'un antiquaire pour avoir l'embarras du choix. Ce n'est hélas pas si simple. Tous les objets doivent être sélectionnés judicieusement, sans hâte, car il y a essentiellement une unité à sauvegarder, unité dans la distribution et le style des sièges, unité dans le choix des tissus qui seront tous des tissus copies conformes de l'époque fin Louis XIV et Louis XV. Ce choix rigoureux de tous les objets doit être fait, en ayant toujours à l'esprit que le Château Saint-Louis, situé dans un pays au climat rude, exposé à tous les vents et à toutes les brumes de l'Atlantique, sur une pointe de terre où aucun arbre ne pousse, semblable aux paysages de l'Arctique canadien, ne peut se comparer au Château de Versailles. La différence est grande entre ce dernier avec ses parquets savants, ses lambris sculptés et dorés à la feuille d'or, ses riches meubles de placage portant l'estampille des grands ébénistes de Paris et le Château Saint-Louis servant de caserne où logeaient les officiers de la petite noblesse de province et les simples soldats—le plus souvent recrutés contre leur gré!

Le mobilier y était forcément très simple comme le mobilier de province en France, à l'exception de quelques pièces d'apparat, appartenant au gouverneur, puisqu'il était souvent l'hôte au nom du roi de France, de personnages importants.

JEAN PALARDY

(suite à la page 60)



5.



6.



7.



8.



9.

5. Pour la cuisine du gouverneur, cette fontaine et son support.
 6. Une autre fontaine, celle-ci destinée à la salle à manger des officiers.
 7. Dans la garde-robe du gouverneur, une chaise percée.
 8. Pétrin destiné à la cuisine des officiers.
 9. Tambour du Corps de Garde, époque Louis XV.

LA NOUVELLE-FRANCE
DANS LA CARTOGRAPHIE ANCIENNE
(suite de la page 28)

Franquelin n'a-t-il pas voulu avec l'aquarelle rendre un peu de l'atmosphère de ce lieu que, de toute évidence, il aimait. Il ne l'aurait pas représenté si souvent s'il n'avait pas admiré non seulement les édifices, le site mais aussi la lumière, l'atmosphère si nette, si claire de ce paysage admirable. En cela, plus qu'en toute autre chose, cette vue de Québec prend une importance dans l'œuvre de Franquelin. Il a utilisé la couleur, toujours le lavis, pour rehausser certains paysages de carte, mais nulle part ailleurs il ne l'a utilisée pour elle-même.

Et ici, il a voulu saisir, par la couleur, les caractères intrinsèques de ce paysage harmonieux. Il l'a vu à sa manière, aimable et clair. Car il est indéniable que le Québec de cette époque, prenant bien ses distances par rapport aux bois sauvages, avait une silhouette élégante et personnelle avec ses clochers et son fort sur la falaise et ses maisons de pierre lovées au pied du rocher, tassées les unes contre les autres, mouillées à leur base par l'eau du fleuve; ville haute et ville basse sont séparées par des pentes raides où logeait le cimetière. Cet ensemble harmonieux, baigné par la lumière cristalline et bleu d'un ciel du Nord a été vu, senti et fixé sur le papier par cet artiste simple qu'était Franquelin. Aucun effet, aucun arrangement, Franquelin, formé à la science cartographique, était lié à ne rendre que ce qu'il voyait; par contre, sa sensibilité d'artiste lui permit là, mieux encore qu'ailleurs, de faire voir ce qu'il sentait: la noblesse du décor, la transparence de l'air, la qualité de la lumière.

Il y a lieu, entre autres, de signaler que par son métier Franquelin ne peut être suspecté d'aucun apparentement artistique. Probablement autodidacte, doué du don de voir et d'exprimer, il a

dessiné et peint librement, sans s'inspirer de personne. On ne peut pas parler à son sujet d'école, d'inspiration de maître. Il reste un artiste modeste dans ses ambitions et indépendant autant par le genre qu'il a pratiqué que par la manière.

Manière rigoureuse où le dessin commande et la couleur n'apparaît qu'une fois en dominante, mais manière très personnelle de diriger fermement, quelquefois sèchement, le trait avec néanmoins un goût de la fantaisie où se reconnaît l'artiste.

Franquelin mérite une meilleure connaissance de son œuvre; il n'est pas uniquement un cartographe, il a su servir avec une étonnante dextérité ses deux goûts: la géographie et l'art. A cause de cela probablement, il n'est resté connu et admiré que de ceux pour qui il a travaillé: les géographes. Il mériterait une plus large audience, de ceux surtout qui peuplent les lieux qu'il a représentés et aimés: les Canadiens.

Portulans et cartes anciennes sont un genre d'art trop peu compris. Comme l'a été l'art de Franquelin, le genre tout entier est relégué comme une curiosité à caractère plus particulièrement scientifique. Toute une littérature spécialisée étudie, dissèque ces cartes nautiques, ces cartes anciennes. Mais, très rarement, on les regarde autrement que comme documents d'histoire. Or, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ces cartes ont toujours été ornées, illustrées par des artistes. Une tradition remontant au grand siècle du Moyen Age, le XIIIe, rattachait la carte, document scientifique, à l'ornementation. Certains artistes ont donné à cette tradition une expression tout à fait remarquable, Franquelin est de ceux-là. A Paris, à Amsterdam, à Londres, des artistes se spécialisaient dans l'ornementation des cartouches; leurs noms, leurs manières nous sont connus et la gravure a diffusé leurs œuvres.

Mais, il y a un aspect autre de cet art que ces reproductions ont essayé de montrer, c'est celui par lequel cet art mineur, ornemental, asservi aux petites dimensions, aux angles morts de la carte, a su devenir lui-même sujet. Avec l'Atlas Vallard où le débarquement de Jacques Cartier forme figure centrale d'une partie de la feuille, avec la vue de Québec de Franquelin, avec ses scènes d'Indiens, un espace de la carte devient sujet de tableau, une expression d'artiste.

De même que la miniature, partie à l'origine de l'ornementation des textes sacrés, est devenue un genre propre; de même le cartouche de carte a pris son autonomie et est devenu très rapidement, dès le XVIIe siècle jusqu'au XIXe siècle, un genre propre. Grâce à lui, on peut de nos jours retrouver des aspects divers et charmants ici du paysage canadien; ailleurs, des paysages français ou chinois. Grâce à lui, des artistes ont pu exprimer ce qu'ils n'auraient pu faire sans lui.

Franquelin a pu se révéler à lui-même et aux autres. L'aspect iconographique existe dans ses œuvres; il est même fort important et peut aider à connaître certains points de l'histoire d'un lieu, mais il est bon parfois de l'ignorer pour ne plus voir que l'aspect artistique. Ce genre est désormais déchu; à partir du XIXe siècle, les cartes sont devenues à la fois si spécialisées et si chargées d'indications qu'il n'a plus été possible de les illustrer. Et pourtant ne pourrait-on rêver de le voir repris par ceux-là dont le pays si vaste, encore si peu peuplé, permet de laisser sur la carte quelques espaces vierges que la fantaisie d'un artiste pourrait remplir. Pourquoi le paysage canadien, qui a su inspirer quelques Français de l'ancienne France, n'inspirerait-il pas quelques Canadiens de la nouvelle peinture? Titres, espaces vierges, coins de feuille, ne peut-on imaginer un jeune artiste s'essayant à ce genre où la fantaisie et la connaissance peuvent si bien s'unir une fois de plus?

M-MADELEINE AZARD-MALAUURIE

RECONSTITUTION DE L'AMEUBLEMENT
DE LOUISBOURG

(suite de la page 38)

En conclusion, malgré les innombrables problèmes que pose la reconstitution du Château Saint-Louis, le travail qui m'a été confié est un des plus passionnant qui soit et je dois dire que je suis heureux d'avoir été choisi pour l'accomplir.

Une fois achevé, ce bâtiment, presque aussi long que le Parlement d'Ottawa, mais à un seul étage, sera unique en Amérique du Nord. Il rappellera d'une part, la vie quotidienne des militaires français et canadiens en Nouvelle-France et la splendeur du règne de Louis XV, et d'autre part il constituera pour les visiteurs de tous âges et de toute condition une source enrichissante de connaissances historiques et artistiques, car rien n'est aussi didactique qu'une image concrète d'un intérieur, qui est une sorte de synthèse du mode de vie d'une autre époque. Il est regrettable qu'aucun monument de la sorte n'ait survécu dans le Québec. En effet, un autre Château Saint-Louis existait pourtant sur les remparts à Québec dont les plans subsistent toujours et dont le contenu de chaque pièce nous est connu par l'inventaire après décès du premier marquis de

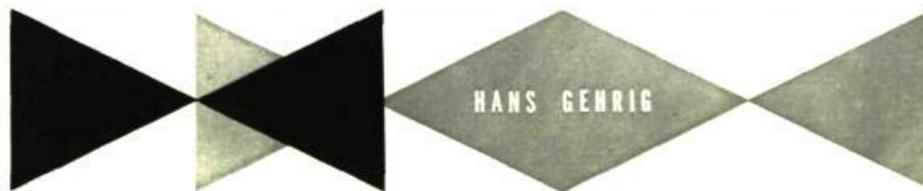
Vaudreuil. Cet autre témoin du passé mériterait, lui aussi, d'être reconstitué pour l'édification des générations futures.

Pour finir, j'ai à cœur de faire savoir à mes compatriotes à quel point les Français que j'ai eu l'occasion d'approcher, dans l'exécution de ma mission, se sont empressés de me faciliter ma tâche. Pour ne citer qu'un exemple, entre autres, les ministères des Affaires étrangères et culturelles du gouvernement français nous accordent des privilèges exceptionnels pour l'exportation des meubles et objets destinés à Louisbourg. Une fois ma mission accomplie, je compte relater en détail l'aide que la France nous a apportée.

Tous les Français que j'ai rencontrés ont été impressionnés par cette œuvre canadienne. Sans leur concours, je n'aurais pas été en mesure d'accomplir mon travail.

Plusieurs d'entre eux m'ont même fait la remarque que lorsqu'eux-mêmes voudront connaître certains aspects de la vie quotidienne dans une forteresse française du XVIIIe siècle, ils devront à l'avenir se documenter à Louisbourg. Y a-t-il plus bel éloge pour consacrer cette entreprise canadienne?

JEAN PALARDY



1184, RUE MACKAY, MONTREAL
933-6827 BIJOUTIER-ORFÈVRE